

## SCÈNE VI

MARTINEL, LÉON

MARTINEL, allant vivement à Léon.

J'ai à vous parler cinq minutes. Il nous arrive une chose terrible. De ma vie je n'ai éprouvé une émotion et un embarras pareils.

LÉON.

Dites vite.

MARTINEL.

Je finissais ma partie de billard quand votre domestique m'a apporté une lettre adressée à M. Martinel, sans prénom, avec la mention : « *Très urgent.* » Je la crois

adressée à moi, je déchire l'enveloppe, et je lis des choses écrites à Jean, des choses qui m'ont enlevé toute raison. Je viens vous trouver pour vous demander conseil, car il s'agit de prendre une résolution sur l'heure, à la minute même.

LÉON.

Parlez!

MARTINEL.

Je suis un homme d'action, monsieur Léon, et je ne demanderais l'avis de personne s'il s'agissait de moi; mais il s'agit de Jean... J'hésite encore pourtant... C'est si grave... Et puis, ce secret n'est pas à moi, je l'ai surpris.

LÉON.

Dites donc vite, et ne doutez pas de moi.

MARTINEL.

Je ne doute pas de vous. Tenez, voici cette lettre. Elle est du docteur Pellerin, le médecin de Jean, son ami, notre ami, un toqué, un viveur, un médecin de jolies femmes, mais incapable d'écrire ceci sans nécessité absolue. (Il passe la lettre à Léon qui la lit tout haut.)

LÉON, lisant.

« Mon cher ami, je suis désolé d'avoir à vous communiquer, surtout ce soir, ce que je suis obligé de vous dévoiler. Mais je me dis pour m'absoudre que si j'agissais autrement, vous ne me le pardonneriez peut-être pas. Votre ancienne maîtresse, Henriette Lévêque, est mourante et veut vous dire adieu. (Il jette un regard à Martinel, qui lui fait signe de continuer.) Elle ne passera pas la nuit. Elle meurt après avoir mis au monde, voilà

une quinzaine de jours, une enfant que, au moment de quitter cette terre, elle jure être de vous. Tant qu'elle n'a couru aucun danger, elle était décidée à vous laisser ignorer l'existence de cet enfant. Aujourd'hui condamnée, elle vous appelle. Je sais combien vous avez aimé cette femme. Vous agirez comme vous le penserez. Elle demeure rue Chaptal, 31. Je vous serre les mains, mon cher ami. »

MARTINEL.

Voilà ! Cela nous arrive ce soir, c'est-à-dire à la minute même où ce malheur menace tout l'avenir, toute la vie de votre sœur et de Jean. Que feriez-vous à ma place ? Garderiez-vous cette lettre ou la livreriez-vous ? En la gardant, nous sauvons peut-être la situation, mais cela me semble indigne.

MUSOTTE.

LÉON, énergiquement.

Oui, indigne ! Il faut donner la lettre  
à Jean.

MARTINEL.

Que fera-t-il ?

LÉON.

Il est seul juge de ce qu'il doit faire !  
Nous n'avons le droit de lui rien cacher.

MARTINEL.

S'il me consulte ?

LÉON.

Je ne crois pas qu'il le fasse. On ne con-  
sulte en ce cas-là que sa conscience.

MARTINEL.

Mais il me traite comme un père. S'il

hésite un seul instant entre l'élan de son  
dévouement et l'écrasement de son bon-  
heur, que lui conseillerai-je ?

LÉON.

Ce que vous feriez vous-même.

MARTINEL.

Moi, j'irais ! et vous ?

LÉON, résolument.

Moi aussi.

MARTINEL.

Mais votre sœur ?

LÉON, tristement, s'assied devant la table.

Oui, ma pauvre petite sœur. Quel cha-  
grin !

MARTINEL, après une hésitation, brusquement, passant de gauche à droite.

Non, c'est trop dur, je ne lui donnerai pas cette lettre. Je serai coupable, tant pis, je le sauve.

LÉON.

Vous ne pouvez pas faire ça, Monsieur. Nous la connaissons tous deux, cette pauvre fille, et je me demande avec angoisse si ce n'est pas de ce mariage qu'elle meurt. (Se levant.) On ne refuse pas, quoi qu'il doive arriver, lorsqu'on a eu pendant trois ans tout l'amour d'une femme comme elle, d'aller lui fermer les yeux.

MARTINEL.

Que fera Gilberte?

LÉON.

Elle adore Jean... mais elle est fière.

MARTINEL.

Acceptera-t-elle? Pardonnera-t-elle?

LÉON.

J'en doute beaucoup, surtout après tout ce qui s'est déjà dit au sujet de cette femme dans la famille. Mais qu'importe! Il faut prévenir Jean tout de suite. Je vais le chercher et je vous l'amène. (Il se dirige vers la porte du fond.)

MARTINEL.

Comment voulez-vous que je lui annonce ça?

LÉON.

Donnez-lui simplement la lettre. (Il sort.)

## SCÈNE VII

MARTINEL, seul.

Pauvres enfants! En plein bonheur, en pleine joie!... Et l'autre, la pauvre, qui souffre et qui va mourir... Sacrebleu! la vie est par trop injuste quelquefois, et par trop féroce!

## SCÈNE VIII

MARTINEL, JEAN, LÉON

JEAN, arrivant vivement par le fond.

Qu'y a-t-il, mon oncle?

MARTINEL.

Tiens, mon pauvre garçon, lis ça et pardonne-moi d'avoir ouvert cette lettre, j'ai cru qu'elle était pour moi. (Il la lui donne, puis le regarde la lire; Léon fait de même de l'autre côté.)

JEAN, après avoir lu avec une émotion profonde, mais contenue, à lui-même.

Il le faut! Je le dois!... (A Martinel.) Mon oncle, je vous laisse près de ma femme. Ne dites rien avant mon retour; mais restez ici, quoi qu'il arrive. Attendez-moi. (Se tournant vers Léon.) Je te connais assez pour savoir que tu ne me désapprouves pas. Je te confie mon avenir. Adieu! (Il se dirige vers la porte de droite. Après un regard du côté de la porte de gauche qui est celle de la chambre de Gilberte). C'est toi qui m'as donné l'amour de ta sœur

sœur. Tâche encore une fois de me le conserver! (Il sort vivement par la droite.)

## SCÈNE IX

MARTINEL, LÉON

MARTINEL, assis à droite.

Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Qu'est-ce que nous allons dire? Quelles explications allons-nous donner?

LÉON.

Laissez-moi annoncer ça; c'est bien juste que ce soit moi, puisque j'ai fait le mariage!

MARTINEL, se levant.

N'importe. J'aimerais mieux être plus vieux de vingt-quatre heures. Ah! non, je n'apprécie pas les drames de l'amour. Et puis cette question d'enfant est épouvantable. Que va-t-il devenir, ce mioche-là? On ne peut pourtant pas le mettre aux Enfants-Trouvés! (Apercevant Gilberte.) Gilberte!

## SCÈNE X

LES MÊMES, GILBERTE, arrivant par la gauche.  
Elle a quitté sa robe de mariée et a revêtu une robe élégante. Elle tient un manteau de soirée qu'elle place en entrant sur une chaise.

GILBERTE.

Où est donc Jean?

MUSOTTE.

LÉON.

Sois sans inquiétude, il va revenir tout  
à l'heure.

GILBERTE, stupéfaite.

Il est sorti?

LÉON.

Oui.

GILBERTE.

Il est sorti! lui! Ce soir?

LÉON.

Une circonstance, une circonstance  
grave, l'a forcé à s'absenter une heure!

GILBERTE.

Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que tu

me caches? C'est impossible. Il y a un  
malheur d'arrivé.

LÉON ET MARTINEL.

Mais non, mais non!

GILBERTE.

Lequel? Dis, parle.

LÉON.

Je ne peux rien dire. Attends une heure,  
c'est à lui seul qu'il appartient de te révéler  
la cause imprévue et sacrée qui l'a fait  
sortir en un pareil moment.

GILBERTE.

Quels mots tu emploies!... La cause im-  
prévue et sacrée? Mais il est orphelin... Il  
n'a pas d'autres parents que son oncle.

Alors, quoi? qui? pourquoi? Dieu! que j'ai peur!

LÉON.

Il y a des devoirs de toute sorte. L'amitié, la pitié, la compassion peuvent en imposer. Je ne dois rien dire de plus. Aie une heure de patience...

GILBERTE, à Martinel.

Vous, vous, son oncle, parlez, je vous en supplie! Que fait-il? Où est-il allé? Je sens, oh! je sens un affreux malheur sur moi, sur nous. Parlez, je vous en supplie!

MARTINEL, les larmes aux yeux.

Mais je ne peux pas parler non plus, ma chère enfant! je ne peux pas. Comme votre frère, j'ai promis de me taire, et j'aurais

fait ce que fait Jean. Attendez une heure, rien qu'une heure.

GILBERTE.

Vous êtes ému! Il y a une catastrophe!

MARTINEL.

Mais non, mais non! Je suis ému de vous voir ainsi bouleversée, car je vous aime aussi de tout mon cœur. (Il l'embrasse.)

GILBERTE, à son frère.

Tu as parlé d'amitié, de pitié, de compassion?... Mais toutes ces raisons-là, on peut les avouer. Tandis qu'ici, en vous regardant tous les deux, je sens une chose inavouable, un mystère qui me fait peur!

LÉON, résolument.

Petite sœur, tu as confiance en moi?



MUSOTTE.

GILBERTE.

Oui. Tu le sais bien.

LÉON.

Absolument?

GILBERTE.

Absolument!

LÉON.

Je te jure sur mon honneur que j'aurais agi tout à fait comme Jean, et que sa probité vis-à-vis de toi, sa probité peut-être exagérée depuis qu'il t'aime, est la seule cause qui lui ait laissé ignorer jusqu'à ce moment le secret qu'il vient d'apprendre.

GILBERTE, regardant son frère dans les yeux.

Je te crois, merci. Cependant, je tremble

encore, et je tremblerai jusqu'à son retour. Puisque tu me jures que mon mari était ignorant de ce qui l'a fait me quitter en ce moment, je serai résignée, aussi forte que je le pourrai, et confiante en vous deux.

(Elle tend la main aux deux hommes.)

## SCÈNE XI

LES MÊMES, MONSIEUR DE PETITPRÉ,  
MADAME DE RONCHARD,  
entrant en même temps et vite, par le fond.

PETITPRÉ.

Qu'est-ce que j'apprends? M. Jean Martinel vient de partir?

MARTINEL.

Il va revenir, Monsieur.

PETITPRÉ.

Mais comment est-il parti, un soir comme celui-ci, sans un mot d'explication à sa femme? Car tu ne le savais point, n'est-ce pas?

GILBERTE, assise à gauche de la table.

Mon père, je ne le savais point.

MADAME DE RONCHARD.

Et sans un mot d'explication à la famille? C'est un manque de distinction!

PETITPRÉ, à Martinel.

Et quelle est la raison qui l'a fait agir ainsi, Monsieur?

MARTINEL.

Votre fils la sait comme moi, Monsieur;

mais nous ne pouvons la révéler ni l'un ni l'autre. Votre fille d'ailleurs consent à l'ignorer jusqu'au retour de son mari

PETITPRÉ.

Ma fille consent... mais je ne consens pas, moi. Car enfin, vous seul avez été prévenu de ce départ...

MADAME DE RONCHARD, frémissante,  
à Martinel.

C'est à vous qu'on a remis la lettre...  
C'est vous qui l'avez lue le premier.

MARTINEL.

Vous êtes déjà bien renseignée, Madame. Il existe une lettre en effet. Mais je ne voulais pas garder la responsabilité de cette affaire, j'ai communiqué la lettre à

votre fils, Monsieur, en lui demandant son avis avec l'intention de le suivre.

LÉON.

Le conseil que j'ai donné est absolument conforme à ce qu'a fait mon beau-frère, de sa propre impulsion d'ailleurs, et je l'en estime davantage.

PETITPRÉ, allant à Léon.

C'est moi qui devais être consulté et non toi. Si l'action est au fond excusable, le manque d'égards est absolu, impardonnable.

MADAME DE RONCHARD.

Un scandale !

LÉON, à son père.

Oui, il eût mieux valu te consulter, mais

l'urgence ne le permettait pas. Tu aurais discuté, toi ; ma tante aurait discuté, nous aurions tous discuté, toute la nuit ; et en certains cas il ne faut pas perdre les secondes. Le silence était indispensable, jusqu'au retour de Jean. Il ne vous cachera rien, et tu jugeras, je l'espère, comme j'ai jugé moi-même.

MADAME DE RONCHARD, allant à Martinel.

Mais cette lettre ? De qui venait-elle, cette lettre ?

MARTINEL.

Je peux vous le dire, d'un médecin.

MADAME DE RONCHARD.

D'un médecin... d'un médecin... mais alors, il y avait un malade !... et c'est auprès d'un malade qu'il l'a fait venir... Quel

malade? Ah! je parie que c'est cette femme, son ancienne, qui lui joue ce tour-là aujourd'hui... Malade... elle aura fait semblant de s'empoisonner pour lui montrer qu'elle l'aime encore, qu'elle l'aime toujours... Ah! la rouée! (A Léon.) Et tu soutiens ces gens-là, toi?

LÉON, qui est remonté, redescendant.

Il eût été convenable, ma tante, de ne pas faire tout haut devant Gilberte des suppositions révoltantes de cette nature, alors que vous ne savez rien.

GILBERTE, se levant.

Je vous en prie, ne parlons plus de cela. Tout ce que j'entends en ce moment me déchire et me salit. J'attendrai mon mari, je ne veux rien savoir que de sa bouche, car j'ai confiance dans sa parole. S'il est

arrivé un malheur, j'aurai du courage... mais je ne veux plus écouter des choses pareilles! (Elle sort par la gauche, accompagnée de Petitpré. — Un silence.)

MADAME DE RONCHARD, à Léon.

Eh bien! Léon, triomphes-tu toujours? Tu vois, les maris beaux garçons? tous les mêmes!

ACTE DEUXIÈME